

samment édifié sur la gravité du danger probable qui menaçait la caravane.

Il rassembla son monde.

Il pouvait compter sur le dévouement et la bravoure des hommes qu'il avait choisis avec le plus grand soin.

—Préparons-nous à combattre, dit-il simplement.

« Mettez le camp en état de défense. »

Aussitôt les animaux de traits furent dételés et parqués au milieu des chariots en cercle.

Dès que tout fut en ordre, des hommes se mirent à couper les hautes herbes environnantes; ils en formèrent d'énormes bottes avec lesquelles ils remplirent et bouchèrent hermétiquement les intervalles laissés entre chaque wagon.

Derrière un pareil rempart, on pouvait braver longtemps les balles et les flèches d'une armée de Peaux-Rouges.

Une demi-heure suffit pour terminer tous ces préparatifs de défense.

Rude besogne menée avec un entrain et un ensemble admirables.

Les hommes à pied étaient à leur poste de combat, derrière les meurtrières ménagées dans le rempart de chariots.

Les cavaliers exerçaient autour de la place, et à distance, une surveillance active.

La tête d'un Peau-Rouge n'aurait pu se montrer à un demi-mille sans être aussitôt signalée.

En ce moment, Sans-Nez revenait de son exploration.

Il prit M. d'Eragny à part et lui dit :

—J'ai visité les huit défilés qui donnent accès dans la vallée.

« Tous sont gardés par de nombreux guerriers apaches. »

« Nous voilà donc absolument bloqués. »

—Et M. de Lincourt ? et ses braves compagnons ? demanda vivement le colonel.

—C'est justement leur absence qui m'inquiète.

« Outre qu'ils nous seraient d'un grand secours, je crains qu'il ne leur soit arrivé malheur. »

« Et cela n'est, hélas ! que trop probable. »

—Qui vous le fait croire ?

—Si le colonel et ses hommes avaient, comme c'était convenu, pénétré dans la vallée, s'ils avaient battu les pentes, ils auraient découvert ces sauvages.

« Ils seraient revenus vous prévenir. »

« Mais j'imagine que quelque incident, suscité par ces rusés coquins, les aura détournés de leur reconnaissance vers cette vallée. »

« Ils sont peut-être pris. »

—S'ils étaient libres, dit le colonel, il leur serait impossible maintenant de pénétrer dans la vallée, n'est-ce pas ? interrogea le colonel.

—Complètement impossible, affirma le chasseur.

« La montagne est à pic extérieurement ; il n'y a pas un point accessible, même pour un homme à pied. »

Sans plus d'explications, M. d'Eragny fit circuler cet ordre aussi bref que clair et précis.

« Chacun à son poste de combat. »

« Il y va du salut de tous. »

Cependant Sans-Nez, tout en évoluant autour des wagons, ne cessait d'explorer du regard les défilés donnant dans la Prairie.

Les indiens demeuraient invisibles.

Du moins ils dissimulaient leur présence avec le plus grand soin.

Ils ne pouvaient toutefois tromper l'œil exercé d'un coureur de prairie.

Sans-Nez devinait leur présence, et il devinait juste.

Ils ne les voyait pas, mais il les savait là.

Certaines ondulations des grandes herbes, le vol d'un corbeau subitement inquiet et changeant de direction, un bruit vague, un froissement imperceptible pour des oreilles vulgaires, le moindre indice guidait le chasseur dans ses investigations et servait d'élément à ses calculs et supputations.

Il eut un subit mouvement de rage.

—Canailles ! gronda-t-il. Ils sont trop !

—Nous ne sortirons jamais d'ici.

Et il serrait convulsivement sa carabine placée de travers sur le cou de son cheval. Tout à coup son regard se fixa, attentif, sur un point, en avant et en face du défilé nord.

D'insolites ondulations dans les herbes se produisaient à la distance d'un demi-mille à peine.

Il put même voir par instant des formes humaines s'agiter en sens divers.

Le colonel, qui venait de donner un dernier coup d'œil aux ouvrages de défense, accostait en ce moment le chasseur.

Celui-ci étendit le bras dans la direction du défilé.

—Voyez-vous ? dit-il.

—Oui.

« Vont-ils enfin nous attaquer ? demanda le colonel. »

—Non.

Le colonel le considérait sans comprendre.

—Que voyez-vous ? demanda-t-il.

Le coureur des prairies poussa une sorte de sifflement rauque et saccadé.

Il ricanait.

—Ces vermines, disait Sans-Nez, n'opèreront pas à découvert.

« Ce serait de leur part une grave imprudence. »

Tout à coup un guerrier peau-rouge se leva de toute sa hauteur.

On apercevait son buste entier dépassant les herbes.

En même temps, un petit flocon de fumée blanche s'éleva devant lui.

—Qu'est-ce que c'est ? grommela Sans-Nez.

« Ils nous enverraient des balles à cette distance ? »

Le chasseur tendit le cou et prêta l'oreille. Ni le bruit de l'explosion, ni le sifflement du projectile ne se firent entendre.

Sans-Nez ne souffla pas mot ; et son silence prouvait assez son profond étonnement.

Il prit bientôt sa résolution.

Avant épaulé sa carabine, il visa un quart de seconde et fit feu.

L'Indien disparut dans l'herbe.

Au bruit de la détonation répondirent des clameurs affaiblies par la distance.

M. d'Eragny et le chasseur comprirent la signification de ces clameurs.

Les Peaux-Rouges poussaient leur cri de guerre, et les éclats de leurs voix venaient de toutes les directions.

Il n'y avait pas à douter un seul instant de la réalité du blocus.

Cependant le petit nuage de fumée remarqué par Sans-Nez allait grandissant.

Bientôt d'autres nuages blancs s'élevèrent, grossirent et formèrent une ligne de fumée épaisse, dérochant au regard tout le flanc intérieur de la montagne du côté nord.

Depuis un instant le coureur des prairies paraissait en proie à une terrible appréhension.

Il se tenait immobile et silencieux sur sa selle, comme abattu et terrassé en face d'une catastrophe inévitable.

Les cicatrices de son visage prirent des teintes violacées, et ses traits convulsés dénotaient une invincible agitation mentale.

Ces symptômes n'échappèrent pas à M. d'Eragny.

Il s'écria avec l'inquiétude d'un homme ayant charge d'âmes :

—Pour Dieu ! qu'y a-t-il ?

« Que signifie cette fumée ? »

Sans-Nez tourna vers lui sa face mutilée, que l'émotion rendait effrayante.

—Ces canailles mettent le feu à la prairie.

« Ils veulent nous brûler vivs. »

L'annonce d'un tel péril eut raison pour un moment du sang-froid et de l'énergie du colonel.

Il bondit sur sa selle, pâlit affreusement et murmura quelques mots dictés par un sentiment de désespoir et de profond découragement.

Il jeta un douloureux regard dans la direction d'Austin où il croyait sa fille, puis se retourna, morne et silencieux, du côté du coureur de prairies.

Sans-Nez, toujours anxieux, mais calme en apparence, constatait à haute voix la réalité de ses prévisions et toute l'étendue du danger.

—Tenez, disait-il en désignant les défilés les uns après les autres, nous serons cernés par l'incendie avant un quart d'heure.

« Ces brigands agissent avec un ensemble surprenant ! »

Dans le moment même, en effet, d'épais nuages de fumée remplissaient les gorges étroites, débouchant dans la prairie et gardées au dehors par les Peaux-Rouges.

M. d'Eragny, avant de parler aux émigrants, jeta un regard significatif à Sans-Nez.

Le chasseur comprit l'embarras du colonel.

Il s'approcha et dit avec le calme d'un homme déterminé à mourir :

—Il n'y a absolument rien à faire pour le moment, si ce n'est d'entraver solidement nos bêtes de trait. La vue du feu les épouvantait, et nous devons éviter tout désordre afin de pouvoir profiter...

Sans-Nez s'arrêta au beau milieu de sa phrase.

Son regard se fixa longuement sur un point de l'horizon.

Et sa vilaine face contournée avait changé d'expression.

Elle avait pris la couleur et les rides de la joie.

Il étendit le bras dans la direction d'une chaîne de collines aux sommets profondément découpés.

Un groupe de cavaliers venait d'apparaître au haut de la montagne réputée inaccessible.

Tous les regards se portèrent dans la direction indiquée. Sans-Nez prononça :

—C'est le comte.

« Nos batteurs d'estrade sont avec lui. »

Un murmure joyeux accueillit ces paroles. Au silence de la consternation succédèrent les joies de l'espoir.

Le danger était pressant, la lutte impossible, et la catastrophe inévitable, chacun en était persuadé.

Malgré tout, on reprenait courage à la vue des trappeurs et de leur chef.

Le comte de Lincourt inspirait à tous une confiance absolue.

S'il revenait au campement, on pouvait donc espérer le salut : tel était le raisonnement borné et simple de chacun.

Cependant les cavaliers descendaient rapidement dans la vallée.

Ils devaient se hâter, car l'incendie se propageait rapidement et menaçait de former une barrière infranchissable entre eux et le camp.

Ils traversèrent au galop un étroit espace libre, non encore gagné par le feu, disparurent quelques instants au milieu des squatters.

(A suivre.)